

# VIE DE SAINT MAXIME,

deuxième abbé de Lérins, évêque et patron de l'église de Riez <sup>1</sup>

## § 1er. — SA NAISSANCE ET SA JEUNESSE

Saint Maxime naquit dans le diocèse de Riez, vers l'an 388, dans son propre château de Comer ou Decomer, village alors considérable et connu dans les siècles suivants sous le nom de Cornette, *castrum de Corneto*, et enfin sous celui de Château-Redon. Ses parents, qui joignaient à la noblesse de leur origine la pratique des vertus chrétiennes, le firent baptiser de suite après sa naissance, non obstant la coutume alors reçue de différer le baptême jusqu'à l'âge viril ou même à un âge plus avancé. Ils apportèrent un soin tout particulier à son éducation : leurs paroles soutenues de leurs exemples inspirèrent ainsi à notre jeune Saint une humilité profonde, une solide piété qui le rendirent digne du nom glorieux de Maxime qui signifie très grand. Il le fut en effet devant Dieu et devant les hommes.

Ce qui le rendit encore un parfait chrétien, ce fut le zèle qu'il eut, depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, d'acquérir toujours quelque nouvelle vertu, comme si chaque jour il n'eût fait que commencer de servir Dieu. Appliqué à se rendre maître de ses passions en un âge, où il semble que l'on n'est pas libre de ne pas les suivre, il conserva avec une fidélité constante, dans les occasions même les plus délicates, la pureté de ses moeurs et son innocence baptismale. Trésor inestimable, pour la conservation duquel les jeunes gens ne sauraient prendre trop de précautions.

A l'âge d'environ dix-huit ans, il voua généreusement à Dieu sa virginité. Fermement résolu d'être fidèle à ce voeu, il rejeta avec horreur les moindres plaisirs séduisants, et se fit un devoir journalier d'affaiblir, par l'abstinence et par des jeunes réitérés, les forces du corps qui deviennent souvent si préjudiciables au salut. Tout cela ne suffisant point à son zèle, il se revêtit d'un cilice qu'il ne quitta plus, et prit plus de soin encore qu'auparavant de combattre ses passions, de prévenir même avant leur naissance les vices les plus dangereux, par tant d'austérités et de mortifications qu'il semble que, pour acquérir la gloire du martyr, rien ne lui ait manqué, si ce n'est un tyran qui le persécutât.

Une conduite si édifiante lui attira aisément le coeur, et l'admiration de tous ceux avec qui il avait à vivre. Son regard obligeant, la douceur de ses paroles, la tranquillité de son esprit et sa modestie qui paraissait jusque dans ses habits, le rendaient vénérable à tous ceux qui le voyaient. Affable, officieux à l'égard de tout le monde, entièrement détaché des choses de la terre, libéral envers les pauvres, plein de tendresse et de compassion pour les malheureux, doué d'une patience inaltérable, d'un courage à toute épreuve, d'une grandeur d'âme qui le rendait supérieur à tout évènement fâcheux, il réunissait en un mot dans sa personne toutes les qualités que le monde recherche et admire.

Maxime ne mit pas moins d'ardeur à orner son esprit de toutes les connaissances utiles, qu'à orner son coeur de toutes les vertus chrétiennes. Comme il avait du génie et qu'il aimait la lecture, il s'appliqua avec tant de soin à l'étude des belles-lettres qu'il surpassa l'attente de ses maîtres. Il fut bientôt en état de chercher dans les saintes Écritures la nourriture céleste après laquelle il soupirait. C'est ainsi qu'il fit servir la louable passion qu'il avait pour l'étude, et les talents de son esprit au profit de son âme par la méditation sérieuse des vérités du salut. Il était en effet persuadé qu'un homme distingué par sa naissance doit être mieux instruit de ses devoirs et de sa religion que le commun des hommes. Avec une telle conduite et des sentiments pareils, le jeune seigneur devint la bonne odeur de Jésus Christ, non seulement à Décomer où, selon toute apparence, il fit ses études; mais encore dans tout le diocèse et les autres contrées du voisinage.

## § 2. — SAINT MAXIME RENONCE AU MONDE ET EMBRASSE LA VIE MONASTIQUE

Ce fervent soldat de Jésus Christ, ne se croyant point assez fort contre les dangers auxquels est exposé le salut dans le monde, forma le projet d'embrasser l'état monastique. Toutefois, il voulut s'assurer auparavant de l'exécuter, si Dieu l'appelait réellement à cet état. Il fit de longues et sérieuses épreuves sous l'habit séculier, et passa ainsi plusieurs années dans son pays et au sein de sa famille, dans la pratique des vertus chrétiennes et dans toute l'austérité de

---

<sup>1</sup> Tirée du manuscrit de Jean Salomé, revu, corrigé, classé dans un ordre meilleur, et de plus enrichi de notes qui sont autant de pièces justificatives. Ce travail est calqué sur la vie de Saint Maxime par Dyname Patrice, gouverneur de Provence, qui l'écrivit sur l'invitation d'Urbicus, évêque de Riez, vers l'an 580.

la vie solitaire. Enfin, après s'être longtemps éprouvé et s'être bien instruit des grandes bénédictions que le Seigneur répandait sur le monastère que saint Honorat avait fondé, vers l'an 400, dans l'île de Lérins, entre Antibes et Fréjus, il quitta généreusement et tout d'un coup sa famille, ses amis et les grandes richesses qui lui étaient destinées, pour aller s'enfermer dans cette bienheureuse solitude. C'est ainsi que Maxime apprend par son exemple aux personnes qui veulent embrasser l'état monastique, à se bien éprouver auparavant, à connaître à loisir l'étendue des devoirs qu'ils vont contracter, à rechercher la maison où la règle est le mieux observée, à surmonter enfin avec courage et promptitude les obstacles qui s'opposent à leur vocation.

Saint Honorat, ayant reconnu les heureuses dispositions de Maxime et la certitude de sa vocation, le reçut avec joie au nombre de ses disciples. Maxime de son côté fut rempli d'allégresse en se voyant admis en la société de tant de saints religieux accourus des provinces même les plus reculées de l'empire romain pour se ranger sous la conduite du saint fondateur. On admira son exactitude à observer la règle et la discipline du monastère; aussi, après sa profession publique, il ne commença pas tant à être ce qu'il n'était pas auparavant, qu'à découvrir ce qu'il avait été toujours. Son humilité, sa douceur, son amour pour la pauvreté évangélique, son recueillement perpétuel, son esprit de mortification, sa ferveur, son application à la prière et son détachement général des choses de la terre, furent un sujet continuel d'édification pour ses frères. Il s'éleva enfin à un si haut point de perfection, que tous les religieux dont il s'estimait être le dernier, le regardaient presque déjà comme leur maître.

### § 3. – SAINT MAXIME EST FAIT ABBÉ DE LÉRINS

Maxime passa ainsi sept ans dans l'obéissance et l'état de simple moine, quand sur la fin de l'an 426, saint Honorat, élu évêque d'Arles, voulut l'établir en sa place d'abbé. Ce choix reçut l'approbation de toute sa sainte et nombreuse communauté, et notre saint fut contraint de se soumettre à la volonté de Dieu manifestée par une élection si unanime. Il accepta, mais en tremblant, la charge qu'on lui imposait, et la remplit sept ans entiers en bon père et en vigilant abbé. Prenant en toutes choses son prédécesseur pour modèle, il s'appliqua à maintenir le bel ordre qu'il avait établi à Lérins. Aussi, comme l'a fait remarquer l'auteur de sa vie, la plus grande louange que l'on puisse donner à Maxime, ne consiste point en ce qu'il fut jugé digne de succéder à Honorat, mais en ce qu'il égala cet illustre fondateur en mérites et en vertus.

Ce ne fut point en procurant à ses religieux les richesses et les autres commodités de la vie, que Maxime rendit son monastère heureux et célèbre. Ses instructions journalières, soutenues de ses bons exemples, y formèrent de parfaits religieux; et sous lui, la solide piété et la pénitence fleurirent autant que les bonnes études qu'il y établit et dirigea lui-même, et qu'un de ses disciples appelle études angéliques ou dignes des anges. Aussi le savant père Mabillon avoue-t-il (*Études monastiques*, p. 1, p. 5), «que Lérins servit en cela de modèle à la plupart des autres monastères.» Cela ne contribua pas peu à la gloire de notre saint. On peut juger de l'état florissant des études à Lérins par ce qu'il nous reste encore des ouvrages de saint Hilaire d'Arles, de saint Euchère de Lyon, de Salvien et de Vincent de Lérins. Comme rien ne s'y faisait que par obéissance aux ordres de l'abbé, c'est proprement à Maxime que l'Église est redevable de l'excellent ouvrage contre toutes les hérésies nées et à naître, donné par le même Vincent sous le nom de *Commonitoire*. Cet ouvrage doit nous être d'autant plus cher qu'il contient les principes de la plus sainte théologie que Maxime enseigna à Lérins, et ensuite à Riez, où il transporta les mêmes études.

Le *Commonitoire* fut principalement rédigé contre l'hérésie de Nestorius qui refusait à Marie le titre d'Enfantrice de Dieu. Déjà avant le concile d'Ephèse, tenu en 431, tout Lérins avait hautement professé sa croyance à ce sujet. Si d'ordinaire on représente saint Maxime aux pieds de Marie, première patronne de l'église de Riez, c'est pour rappeler qu'il en avait soutenu la dignité d'Enfantrice de Dieu avec tous les religieux qui furent par lui formés aux saintes lettres et à la vertu, et dont la plupart furent élevés à l'épiscopat.

### § 4. – PORTRAIT DU SAINT ABBÉ

Voici en quels termes son disciple et son successeur, saint Fauste, nous dépeint l'illustre abbé de Lérins : «Maxime avait le corps grand et robuste, mais exténué par la pénitence. Un port majestueux et de nobles manières prévenaient en sa faveur. Une certaine grandeur d'âme paraissait accompagner sa taille avantageuse, et l'on voyait comme peinte sur tout son extérieur la vraie image de la sainteté. Il avait à la vérité dans sa démarche quelque chose qui donnait de la crainte; mais son aspect inspirait en même temps de la vénération. On eût dit, à le voir, qu'il allait sans cesse affronter notre redoutable ennemi, par l'éclat qui brillait sur sa face, par la force de ses regards, par son grand courage qui se manifestait au-dehors. Il avait le rare secret de se faire

craindre par la sévérité, et de se faire aimer et respecter par la douceur. Il tempérerait par une humble débonnairété et par des manières insinuanes les corrections qu'il était obligé de faire par autorité et par le devoir de sa charge. Son air paraissait austère à cause des rides du front produits par sa grande pénitence; mais il gagnait en même temps les coeurs par la tranquillité et le calme du sien. En un mot, la diversité des grâces et des talents s'accordant en lui, il semblait être saint Paul par le visage, et saint Pierre par l'esprit : joignant si bien ensemble la sévérité de l'un et la douceur de l'autre qu'on ne pouvait presque soutenir sa présence et sa vue, et qu'on pouvait moins encore supporter son éloignement. Pour ce qui est de ses biens intérieurs, c'est-à-dire de ses vertus, comme personne n'a jamais pu en avoir une entière connaissance, personne aussi ne le saurait bien expliquer. Car, autant il s'efforçait de les accroître et de les cultiver, autant il prenait de soin de les cacher; et l'on peut avec justice lui appliquer ces paroles du psalmiste : *Toute la gloire de la fille de Sion est dans son coeur.*»

## § 5. – VIGILANCE DE MAXIME CONTRE LES ILLUSIONS DU DÉMON

Le saint abbé ne se bornait point à instruire ses religieux et à les occuper saintement pendant le jour, il veillait encore sur eux pendant la nuit. Tandis qu'ils reposaient, Maxime faisait ordinairement chaque soir la visite du monastère et de toute l'île qui est fort petite, pour s'assurer si partout régnait l'ordre convenable. Cette sollicitude irrita si fort l'ennemi commun des hommes, qu'il mit tout en oeuvres pour le détourner de cette sainte préoccupation. A chacune de ses ruses, le saint qui mettait toute sa confiance dans Jésus crucifié, opposait les armes de la foi, et dissipait ses faux prestiges par le signe de la croix : nous enseignant par là à nous munir du même signe dans les tentations et les périls, car c'est un signe efficace qui rappelle les principaux mystères de la foi, et dont la pratique universelle dans toute l'Église vient des apôtres.

Un soir que notre saint faisait sa visite ordinaire, accompagné d'un jeune moine qui, par curiosité ou par affection pour lui, avait demandé à le suivre. Le démon se présenta tout à coup à eux sous la forme d'un géant d'une figure énorme et terrible. Le saint n'en fut point épouvanté, mais son compagnon fut atteint à l'instant même d'une fièvre si violente qu'il lui fallut retourner au monastère d'un pas tremblant. Le démon, voyant le saint abbé tout seul, se promit de le vaincre plus facilement et de l'intimider pour toujours. Il lui apparut alors sous la forme d'un dragon furieux et menaçant; mais à peine Maxime eut-il fait le signe de la croix, que ce dragon menaçant, épouvanté à son tour, disparut et s'évanouit. Le pieux abbé acheva paisiblement sa visite, rentra dans le monastère où il trouva le jeune moine demi-mort et accablé par la fièvre. Tombant alors à genoux auprès du lit du malade, il adresse à Dieu une prière si fervente, qu'il en obtient une entière et parfaite guérison. Ainsi dans la même soirée, il triompha par trois fois de l'esprit infernal, et procura au Seigneur de solennelles actions de grâces, tant de la part du moine guéri miraculeusement, que de toute la communauté instruite de ce prodige.

Une autre fois, cet excellent pasteur, faisant pareillement sa visite ordinaire, s'approcha du rivage, à l'endroit où était un petit port appelé *Môle*. Il y aperçut un navire chargé et plusieurs matelots qui manoeuvraient à grande force, rangeant tout l'attirail et tous les agrès du bâtiment. A mesure qu'ils débarquaient, deux d'entre eux se détachant de la troupe, s'approchèrent du saint abbé, et lui dirent qu'attirés en ce lieu pour affaires de négoce, ils espéraient réaliser un gain énorme; qu'ayant ouï parler d'un homme de bien, nommé Maxime, aussi illustre par sa sainteté que par sa réputation connues dans les pays d'outre-mer, et tellement désiré en Syrie et en Palestine, que s'ils étaient assez heureux que de le trouver et de l'emmenner avec eux à Jérusalem, ils estimeraient cet avantage au-dessus de tous les gains qu'ils pussent faire dans leur commerce; que ce voyage du reste ne pouvait être que fort avantageux pour Maxime, puisqu'il arriverait dans un pays où l'appelaient les voeux de chacun, et où il pourrait gagner bien des âmes au Seigneur.

L'homme de Dieu, que ce langage insidieux blessait si fort dans son humilité, soupçonnant aussitôt une nouvelle ruse, un nouveau combat livré par l'ennemi du salut, s'arme du signe de la croix, implore le secours du ciel et répond avec autorité : «La malice de l'imposteur ne peut tromper les soldats de Jésus Christ; et le malin esprit par ses artifices ne saurait faire illusion à ceux à qui Dieu donne la grâce de connaître sa méchanceté et de prévoir tout ce qu'il invente pour les perdre. Quant à cette île, elle a été si bien munie par les prières du bienheureux Honorat, que le démon n'y a plus aucune entrée, ni aucun pouvoir de lui nuire.» A ces mots, navire et matelots disparaissent; et le saint, retournant promptement à l'église du monastère, convoque ses religieux avant l'heure ordinaire, fait chanter l'office, et rend de solennelles actions de grâces à celui par le secours duquel il avait remporté une si glorieuse victoire.

## § 6. – MAXIME FAIT DE GLORIEUSES PERTES

Dès les premières années de son administration, Maxime se vit enlever plusieurs de ses disciples. Sa communauté devint comme un séminaire qui fournit à l'Église gallicane d'illustres métropolitains, de grands évêques et d'excellents prêtres. Il n'est donc point hors de propos de donner ici une nomenclature succincte des principaux d'entre eux, d'autant plus qu'ils contribuent tous à la gloire et à l'honneur de notre saint, car l'arbre se connaît par ses fruits, et la sagesse des enfants fait la gloire de leur père.

1° Saint Loup, originaire de Toul, qui après sept ans de mariage et du consentement de sa femme, soeur de saint Hilaire d'Arles, s'était consacré à Dieu dans le monastère de Lérins en 426. Après un an d'épreuve, il sollicita et obtint de l'abbé Maxime, la permission de retourner à Mâcon, pour distribuer aux pauvres ce qu'il lui restait de biens. A peine arrivé dans cette ville, il fut élu et sacré évêque de Troyes en 427, et pendant 52 ans d'épiscopat, il mérita par ses vertus le nom de Père des pères, dit saint Sidoine, d'évêque des évêques, et de Premier des hiérarques de la terre.

2° Saint Vincent, frère de saint Loup, quitta Lérins peu de temps après lui, ayant été élu évêque de Saintes.

3° Le moine Vénérius, qui fut vers le même temps élu évêque de Marseille.

4° Saint Jacques d'Assyrie, qui ayant obtenu de Maxime la permission de visiter saint Honorat, leur père commun, fut par lui sacré évêque de Centron ou Moûtiers, dans la Savoie.

5° Saint Hilaire, beau-frère de saint Loup, qui entra dans le monastère de Lérins en 425, suivit saint Honorât, son proche parent, à Arles, et revint dans sa chère solitude pour se perfectionner dans la vertu sous la direction de Maxime, et mérita de remplacer saint Honorat sur le siège d'Arles.

6° Saint Rustique, à qui saint Jérôme écrivit une lettre fort remarquable, et qui de Lérins fut appelé à monter sur le siège de Narbonne, le 9 octobre de l'an 430.

7° Saint Patrice, qui sortit, la même année, de Lérins où il avait demeuré neuf ans, et fut depuis évêque et apôtre de l'Irlande.

8° Saint Armentaire, vers le même temps, fut placé sur le siège d'Antibes dont il fut le premier évêque, après que saint Maxime eut refusé de l'occuper.

9° Saint Eucher, qui après avoir fait pénitence pendant plusieurs années dans l'île de Léro, fut ordonné évêque de Lyon en 434.

10° Saints Salone et Véran, fils d'Eucher, élevés aussi à Lérins, furent tirés de ce monastère pour occuper, l'un le siège d'une ville des Alpes-Maritimes, l'autre celui de Vence.

11° Saint Valérien, qui fut d'abord prévôt ou vicaire de l'abbé Maxime, et ensuite évêque de Cemèle ou Cimiers, dans le comté de Nice.

12° Saint Valère, qui de Lérins passa au siège de Nice

13° Saint Antiolius ou Anatolius, dont saint Sidoine nous a laissé l'éloge, et qui fut évêque de Fréjus vers l'an 470, et martyr.

14° Saint Fauste, qui succéda à Maxime dans ses dignités d'abbé de Lérins et d'évêque de Riez, et dont nous donnerons ci-après la vie.

15° Les saints évêques Iliade, Corneille, Léonce, Spanélas et son frère Heumenegile, qui sont comptés aussi parmi les grands pontifes de cette époque, et plusieurs autres que nous omettons.

Parmi ses autres disciples qui ne furent que simples prêtres, nous devons remarquer :

1° Saint Nazaire qui succéda à saint Fauste, dans l'abbaye de Lérins, et en fut ainsi le 4<sup>e</sup> abbé.

2° Salvien, originaire de Trèves ou de Cologne, qui se retira à Lérins en 420, et fut dans la suite attaché à l'église de Marseille en qualité de simple prêtre, après que Maxime eut été élevé à l'épiscopat, et mourut en 483, laissant plusieurs beaux ouvrages qui l'ont fait appeler le Jérémie de son siècle.

3° Vincent de Lérins, qui après avoir essuyé les tempêtes du monde, vint se réfugier à Lérins (en 425), où Maxime le fit ordonner prêtre, et où Eucher lui confia l'éducation de ses deux fils Salone et Véran. Vincent avait été préfet du prétoire des Gaules, comme nous l'apprend Baronius.

Tels étaient les saints personnages qui composaient en partie la famille de Lérins sous saint Maxime. Il les formait à la sainteté par la mortification et la pratique exacte des commandements de Dieu. Ses instructions journalières, soutenues par l'exemple, formaient comme une colonne de feu qui paraissait sans cesse élevée au-dessus de la communauté, comme celle qui éclairait autrefois les Hébreux dans le désert. On peut ajouter avec Fauste, témoin oculaire : « que tant que Maxime tint à Lérins l'école de Jésus Christ, il nourrit ses disciples d'une doctrine céleste; que toute l'île recevait la lumière de ce bienheureux maître qui en émit comme le soleil, et qu'elle devenait toute brillante par l'éclat et le reflet de ses mérites et par le grand fruit que produisaient ses instructions. Tout ce qui sortait de sa bouche pour l'utilité de

tous, retournait dans tous à la gloire de Maxime; de même que la richesse et l'abondance des eaux tourne à la grandeur et à la magnificence de leur source.»

#### § 7. – ÉLOGE DE LA COMMUNAUTÉ DE LÉRINS

Pour mieux apprécier la manière de vivre des religieux de Lérins et le bel ordre qu'y faisait observer notre saint abbé, nous n'avons qu'à écouter saint Eucher de Lyon, dans la lettre qu'il adressa à saint Hilaire. Après l'avoir loué d'avoir préféré l'amour de la solitude à la compagnie de saint Honorat, et avoir relaté les avantages de la vie solitaire en général, il s'exprime ainsi : «Je dois vénérer tous les déserts qui servent de retraite aux serviteurs de Dieu; mais j'honore particulièrement ma chère île de Lérins. On y reçoit à bras ouverts tous ceux que les tempêtes orageuses y jettent et qui veulent s'y retirer. C'est un lieu charmant, abondant en eaux, couvert d'herbes, rempli de fleurs aussi agréables à l'odorat qu'à la vue, ce qui le rend une image du paradis, à ceux qui l'habitent. C'est un lieu digne d'avoir eu pour père et pour fondateur, Honorat ... en qui l'on voyait éclater la vigueur de l'esprit apostolique jusque sur la majesté de son visage ... On ne saurait avoir trop de vénération pour Maxime que cette île a le bonheur de posséder, et qui tient présentement la place du fondateur dans la conduite de l'abbaye. Il est illustre par ses vertus, et ce qui d'ailleurs le rend très recommandable, c'est d'avoir mérité d'être choisi pour le successeur d'un si grand homme.

Elle a eu aussi le vénérable Loup, devenu prédicateur et pasteur des brebis. Elle a eu aussi son frère Vincent, cette perle précieuse et toujours brillante ... Elle possède encore aujourd'hui Caprais, égal aux anciens saints, et que ses vertus encore plus que son grand âge rendent si vénérable. Elle a aussi ces autres pieux et respectables vieillards qui, vivant séparément dans leurs cellules, ont transporté, pour ainsi dire, les pères d'Égypte dans les Gaules en faisant fleurir parmi nous la vie austère de ces solitaires d'outre-mer. Ô bon Jésus ! quelles troupes et quelles assemblées de saints n'ai-je point vues à Lérins ? Quels précieux et doux parfums n'y ai-je point vus brûler ? On n'y respire partout qu'une odeur de vie; l'homme intérieur se rend visible par les actions et par l'habit même de l'homme extérieur.

La charité les unit tous ensemble très étroitement; l'humilité les abaisse et les soumet tous les uns aux autres. Ils sont pleins de tendresse et de compassion pour les besoins du prochain. La modestie règle tous leurs pas et mesure toutes leurs démarches. Leur obéissance est prompte; leur silence inviolable; la paix et la sérénité sont peintes sur leurs visages, et il suffit de jeter les yeux sur eux pour croire voir dans un corps mortel une troupe d'anges ... En cherchant la vie bienheureuse, ils en mènent une très heureuse, et ils la possèdent même déjà en la recherchant. Désirent-ils être séparés des pécheurs ? Ils le sont déjà. Veulent-ils mener une vie chaste et pure ? Ils la mènent ! Ambitionnent-ils d'employer tout leur temps aux louanges de Dieu ? Ils ont une entière liberté de le faire. Désirent-ils de jouir de la compagnie des saints, de les voir, de les entendre ? Ils ont cette heureuse satisfaction. Souhaitent-ils avec ardeur de posséder Jésus Christ ? Ils le possèdent en esprit. Veulent-ils vivre dans une parfaite solitude ? Leur cœur obtient bientôt l'effet de leurs désirs; et par l'abondance de la grâce de Jésus Christ, ils méritent d'avoir présentement la plupart des choses qu'ils désirent pour l'avenir : leur espérance, tant elle est ferme et efficace, les mettant en possession des choses mêmes qu'ils espèrent; et leurs travaux se trouvent ainsi déjà récompensés ici-bas, en attendant la céleste récompense après laquelle ils soupirent.»

#### § 8. – PLUSIEURS VILLES DEMANDENT MAXIME POUR ÉVÊQUE

Au milieu de si saintes occupations et vers la fin de l'an 428, Maxime reçut la visite de son saint prédécesseur, venu pour emmener avec lui son cher Hilaire pour qu'il l'assistât dans ses derniers moments. Maxime n'eut garde de lui refuser cette satisfaction : il permit à plusieurs autres de ses religieux de se rendre à Arles sur la nouvelle de la maladie du saint évêque. Pour lui, il resta à Lérins, ne voulant se séparer de son cher troupeau. Honorat mourut dans la nuit du 15 janvier 429 ou 430, après avoir désigné Hilaire pour son successeur. Vainement celui-ci s'était-il enfui secrètement à Lérins, il en fut arraché par force, ramené à Arles entre une double haie de soldats, et sacré évêque de cette église. Maxime fut très sensible à cette perte, et ne put s'en consoler que par la pensée d'avoir fourni à l'Église un excellent métropolitain.

Cette consolation se changea bientôt en crainte qu'on ne vînt l'enlever lui-même à son monastère. Il avait beau s'éclipser et s'humilier; plus la vertu se cache, plus elle se manifeste, et le soin que la vraie humilité fait prendre pour se dérober aux yeux des hommes, est précisément ce qui la manifeste et la découvre. La réputation de Maxime s'étendait de jour en jour : cette belle lampe ne pouvait plus demeurer cachée sous le boisseau. Diverses villes souhaitèrent avec ardeur de l'avoir pour évêque. Celle d'Antibes, la plus rapprochée de ce bienheureux désert de

Lérins, fut la première à le demander. Notre saint refusa généreusement une dignité qui toujours parut formidable aux vrais serviteurs de Dieu, et protesta par son refus contre son élection. Ce fut alors qu'on choisit à sa place saint Armentaire, l'un de ses disciples en l'an 430.

Deux ans après, l'église de Fréjus, dont Lérins faisait partie, perdit son hiérarque, saint Léonce. Le choix du clergé et du peuple désigna pour son successeur l'humble abbé de Lérins. Des députés furent en conséquence envoyés à cette île pour obtenir le consentement de l'écu et l'y contraindre par tous les moyens de persuasion possibles. Maxime ayant eu connaissance de cette détermination, et voyant d'un autre côté plusieurs bateaux s'approcher de l'île, se jeta à la hâte dans un autre bateau qui, par une route opposée, le conduisit sur la terre ferme. Accompagné dans sa fuite de son bien-aimé disciple Fauste, il s'enfonça dans les terres et les bois voisins : là, pendant trois jours et trois nuits, il essuya l'intempérie d'une pluie rude et continuelle, et conjura avec larmes et prières le Seigneur de changer les dispositions des habitants de Fréjus. Les députés, après avoir vainement cherché le serviteur de Dieu, retournèrent dans leur ville où l'on fut contraint de procéder à une nouvelle élection. Théodore, abbé des moines des îles Stécades, ou d'Hyères, fut élu en la place de Maxime. C'est en mémoire de cet évènement que l'église de Fréjus a toujours compté notre saint parmi ses pontifes, qu'elle en a toujours fait l'office au 27 de novembre, se servant de la même oraison que l'église de Riez.

#### § 9. – MAXIME EST ÉLU ET SACRÉ ÉVÊQUE DE RIEZ

Plus Maxime repoussait et fuyait la dignité épiscopale, plus les peuples montraient d'empressement à la lui offrir, tant on avait de l'estime pour sa personne et de la vénération pour ses vertus. L'église de Riez était veuve de son hiérarque : elle avait perdu un saint sur la terre, mais elle avait acquis un protecteur de plus dans le ciel. Dans sa douleur, elle ne crut pas pouvoir mieux réparer cette perte qu'en lui donnant pour successeur le saint abbé de Lérins. Elle résolut donc de le demander à sa communauté comme un dépôt qu'elle lui avait confié, et sur lequel elle avait plus de droit qu'aucune autre église, puisqu'il appartenait à son diocèse.

Tous les évêques comprovinciaux, saint Hilaire à leur tête, réunirent leurs suffrages aux vœux du peuple et du clergé de Riez. On envoya donc des députés pour le supplier de consentir à son élection. Sur le premier avis qu'il en reçut, notre saint se jeta de nouveau à la hâte dans un petit bateau conduit par un homme affidé et instruit de son dessein, et s'enfuit au loin hors des Gaules, et sur les côtes de l'Italie alors toutes peuplées de solitaires. Sa fuite, qui faisait mieux connaître encore combien il était digne de l'épiscopat, ne servit qu'à redoubler l'ardeur de son peuple. Les députés, bien que très affligés de n'avoir pu le retrouver soit à Lérins, soit dans le voisinage, eurent ordre de le chercher partout. Leur perquisition fut si exacte et si heureuse, qu'ils le trouvèrent enfin; mais il leur fallut user de violence, se saisir de sa personne, l'emmener à Riez, où les évêques de la province et le clergé de cette ville réunis, eurent toute sorte de peine pour vaincre sa répugnance.

Forcé enfin de se soumettre à la volonté du Seigneur si hautement manifestée, l'humble Maxime consentit en tremblant à accepter l'épiscopat. A peine eut-il exprimé son consentement, qu'il reçut l'onction sacrée des mains de Saint Hilaire, son métropolitain, vers le commencement de l'an 434. Fauste, qui nous a transmis tous ces détails, dans son Homélie de Saint Maxime, nous dépeint ainsi le cortège du pieux Hiérarque entrant dans sa ville épiscopale. «Il fut accompagné, dit-il, de serviteurs non étrangers mais propres et personnels, savoir : de la crainte de Dieu, principe de toute sagesse; de la componction, de la pureté et de la religion parfaite, je veux dire, accompagné de toutes les autres vertus, la sainteté, la douceur, la sagesse, la bonté, la chasteté, la justice, la tendresse et la miséricorde. Ce fut à ce prix et de cette monnaie, mes frères, que votre ambitieux pasteur, acheta de vous sans le savoir et sans y penser, l'évêché de Riez. Ô négoce admirable ! Ô céleste trafic.»

#### § 10. — CONDUITE DE MAXIME DANS SON DIOCÈSE

Maxime gouverna son diocèse, comme il avait gouverné son monastère, en pasteur charitable, vigilant et zélé. Toutes les vertus montèrent avec lui sur le siège épiscopal; et la vue de ses actions le fit connaître plus grand encore que la renommée ne l'avait publié. A Lérins, il avait pris saint Honorat pour modèle; il le prit encore à Riez et il y ajouta celui de saint Hilaire. Il s'appliqua soigneusement à enseigner à son peuple la loi de Dieu, et à la faire pratiquer en la rendant aimable. Sachant parfaitement tempérer par la douceur cet air grave et sérieux que donne la vertu, il se fit aimer, craindre et respecter. Il fut le père des pauvres, le protecteur des veuves, le consolateur des affligés, donnant à tous un accès facile et bienveillant.

Les évêques tirés de Lérins conservaient leur ancien institut, comme on le voit de saint Honorat, de saint Hilaire et autres. On ne doit donc point être surpris que Maxime ait fait la même

chose, et qu'il soit parlé dans sa vie de son cilice, de son manteau et de son bâton : costume ordinaire des moines de ce temps. Encore le bâton lui était-il plus nécessaire pour soutenir son corps affaibli par tant d'austérités, que pour marquer sa dignité. Avec l'habit monastique, il conserva avec plus de soin encore l'esprit de recueillement, de pauvreté, d'humilité et de pénitence. L'épiscopat ne changea rien à ses moeurs : toujours également ennemi du plaisir et de l'oisiveté, il aimait le travail. Rien ne lui était plus à coeur que de parler de Dieu dans ses conversations, et de s'entretenir avec lui dans l'oraison. Il était alors si pénétré de sa présence qu'on eût dit qu'il le voyait face à face : et dans le désir d'être à jamais uni à lui, il versait des larmes en abondance. Jamais il ne prenait de nourriture sans dire avec le Prophète : *quand est-ce que je paraîtrai et que je serai devant la face de mon Dieu*. Il n'avait que faim et soif de la justice et de la vie éternelle. Regardant les choses présentes comme vaines et déjà passées, il s'excitait à conquérir les biens à venir, disant avec l'apôtre : *ne nous lassons jamais de faire le bien, puisque si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps*. (Gal 6,9)

Maxime tout eu se dévouant à ses ouailles et leur distribuant le pain de la parole dans ses nombreuses visites, voulut faire fleurir dans son diocèse la perfection qui régnait à Lérins. Il y transporta, nous dit Fauste, cette île bienheureuse par l'établissement qu'il y fit des mêmes études, et de quelques colonies de ses moines qu'il plaça principalement dans une espèce de monastère creusé par la nature dans des grottes de tuf (sur lesquelles est actuellement bâtie la ville de Moustiers, et dans quelques autres montagnes du voisinage. Ce fut là qu'il plaça ses religieux; et c'est là que souvent il se rendait pour instruire ses disciples et les animer à conserver l'esprit de leur état, esprit qu'il avait soin de conserver lui-même. Car si, étant abbé il avait mené une vie laborieuse, étant évêque, il continua l'austère vie de moine. L'usage du bain était alors universel, mais il ne voulut jamais en user : austérité bien dure pour ceux qui ne se servent point du linge, et à qui, comme à lui, le cilice tenait toujours lieu de tunique intérieure.

## § 11. – MAXIME CONSTRUIT LA BASILIQUE DE SAINT ALBAN ET L'ÉGLISE DES SAINTS APÔTRES

Tout en travaillant à élever des temples au Seigneur dans les coeurs de ses ouailles, le saint hiérarque ne négligea point la construction des temples matériels. La ville de Riez, fort importante et fort peuplée alors, était divisée en ville basse ou cité, et en ville haute ou château, en latin *castrum*. Elle n'avait néanmoins encore qu'une seule église sous le titre de Notre-Dame-du-Siège, bâtie tout à fait au bas de la cité dans le quartier appelé Champ-de-Foire. C'est là que le siège épiscopal resta fixé pendant plusieurs siècles.

Maxime voulant faciliter la piété des fidèles, fit construire deux autres églises, à l'ornement desquelles il employa les restes d'architecture des anciens temples païens. La première, sous le vocable des saints apôtres et notamment de saint Pierre, fut construite sur le versant du coteau auquel Riez est adossé, entre la ville haute et la ville basse. C'est dans cette même église que notre saint fut déposé de suite après sa mort, comme nous le dirons plus tard.

La seconde, dédiée à saint Alban, martyr, fut construite sur la plate-forme du Mont Saint-Maxime, au haut de la ville haute. En dédiant cette église à saint Alban, notre saint voulut perpétuer parmi nous le culte et la dévotion qu'il avait voués au plus ancien et au plus célèbre martyr de l'Angleterre. Cette dévotion, appuyée d'abord sur le rapport que saint Patrice et saint Fauste lui avaient fait à Lérins du martyre de ce glorieux confesseur, s'était accrue encore par le témoignage de saint Loup de Troyes, et de saint Germain d'Auxerre, qui, députés par un concile national pour aller combattre l'hérésie de Pelage dans l'Angleterre, attestèrent publiquement partout n'avoir réussi dans leur mission que par la puissante intercession du saint martyr Alban.

Cette église, que tous les plus anciens titres qualifient du nom de basilique, et dont l'historien Bartel nous a transmis la description, était un vrai monument d'architecture. Les belles colonnes de granit dont elle était ornée, y furent transportées de la ville basse, et avaient appartenu probablement à quelqu'un des temples païens. Ces lourdes pièces furent traînées sur le haut de la colline par des boeufs, et notre saint assistait ordinairement à cette opération. Un jour qu'il n'avait pu se rendre sur les lieux, les boeufs demeurèrent immobiles, et il fut impossible de les faire avancer; on ajouta d'abord plusieurs autres boeufs aux premiers, dans l'espoir qu'aiguillonnés tous ensemble, le charroi s'effectuerait facilement. Vain espoir ! ces animaux furent immobiles et comme insensibles aux cris et aux coups qu'on déchargeait sur eux. On se hâta alors d'en avertir notre saint; il arriva plein de confiance en Dieu, et après avoir examiné d'un air fort tranquille ce qui se passait : «c'est en vain, dit-il aux assistants, que vous tourmentez ces pauvres animaux privés de la raison. Ne voyez-vous point que c'est le démon notre ennemi, qui, par malice, les empêche d'avancer ? Pour moi, je l'aperçois sous la forme et la figure d'un Éthiopien se placer devant eux et les arrêter.» Puis se mettant à genoux, il pria Dieu de dissiper

tous les artifices de ce malin esprit. Le démon ne put tenir contre la puissance d'une prière faite avec autant de foi, que de ferveur et d'humilité. Il se retira aussitôt laissant après lui une odeur très puante. Le saint fit dételer alors les boeufs qu'on avait joints aux premiers, et ceux-ci traînèrent sans empêchement les colonnes jusqu'au lieu destiné à la construction de la basilique.

La basilique de saint Alban échangea ensuite son titre en celui de son pieux fondateur; elle servit longtemps d'église cathédrale et s'ensevelit sous ses ruines au commencement du dix-septième siècle. Ce fut sur les ruines de cet antique monument qu'on éleva la chapelle actuelle de Saint-Maxime, sous l'épiscopat de Nicolas de Valavoire, en 1662.

## § 12. – MAXIME ASSISTE A DIVERS CONCILES

Le premier concile auquel notre Saint ait assisté, est le premier de Riez, tenu en 439, dans l'église cathédrale de Notre-Dame-du-Siège, et auquel assistèrent treize évêques, sous la présidence de saint Hilaire, métropolitain d'Arles. Armentaire d'Embrun, jeune homme de qualité, orné d'ailleurs de vertus, fut déposé de son siège et réduit au rang de chorévêque, pour avoir été ordonné par deux évêques seulement, sans le suffrage des prélats comprovinciaux et sans le consentement de son métropolitain.

Maxime assista pareillement, en 441, au concile d'Orange où l'on fit des canons importants sur le baptême, le saint chrême, la confirmation, la pénitence, l'imposition des mains, l'absolution, l'eucharistie, l'asile des églises, leur construction et leur consécration, et autres points de discipline.

3° Au premier concile de Vaison en 442, où entre autres choses il fut ordonné que les prêtres iraient tous les ans, vers la fête de Pâques, demander le saint chrême à leur propre évêque, et qu'en cas d'empêchement légitime ils l'enverraient prendre par un diacre ou tout au moins par un sous-diacre.

4° Au concile d'Arles en 451, où se trouvèrent 44 évêques présidés par le métropolitain Ravennius. On y lut et l'on combla d'éloges la lettre mémorable du pape saint Léon contre l'hérésie d'Entichès. Les pères protestèrent que cette hérésie n'avait point trouvé d'écho dans les Gaules, et reconnurent dans la lettre du pape la foi antique de l'Église et la tradition constante des docteurs.

5° Au concile d'Arles, tenu le 4 décembre 433, au sujet d'un différent survenu entre Théodore, évêque de Fréjus, et Fauste, abbé de Lérins. La charité et les lumières des évêques juges en cette matière, terminèrent cette affaire d'une manière qui satisfait les deux parties.

Ce ne fut pas seulement en matière de foi que l'on vit Maxime toujours uni avec ses confrères. Lui et 18 autres évêques de la province d'Arles avaient déjà fait paraître dans un point fort délicat, leur courage, leur fermeté et leur attachement pour les anciens droits de leur commune métropole, transférés à l'église de Vienne à l'occasion d'une affaire fâcheuse suscitée à saint Hilaire par ses ennemis. Ils présentèrent au pape une supplique très bien motivée, et demandèrent une entière réparation. Les preuves parurent si solides à saint Léon, que le 5 mai 450, un jugement rendit à l'église d'Arles ses prérogatives, n'accordant à celle de Vienne que quatre suffragants. On ignore le lieu de la réunion des dix-neuf évêques; mais leur requête nous a été transmise par l'histoire, et sert de monument pour les anciennes églises de la Gaule Narbonnaise.

## § 13 – MAXIME FAIT PLUSIEURS MIRACLES

1° Le Seigneur récompensa la foi de son serviteur Maxime par le don des miracles. «Ils sont sans nombre, dit le patrice Dynamis, et on ne saurait les rapporter tous, n'y en ayant d'aucune sorte qu'il n'opérât par la vertu du saint Esprit, qui habitait en lui. Il lui était aisé d'éclairer les aveugles, de redresser les boiteux, de ressusciter les morts.»

Ausanne, l'un de ses diacres, gardait auprès de lui un jeune orphelin fils de son frère, et l'aimait comme son propre enfant. Un samedi, pendant l'été, cet enfant jouant avec d'autres jeunes gens de son âge sur les murs de la ville, se laissa choir. Dans sa chute le cou fut cassé, la tête presque brisée et la mort s'en suivit à l'instant. A cette triste nouvelle, Ausanne accourut sur le lieu du sinistre, enveloppa le cadavre de son manteau et l'emporta. Chemin faisant, il délibéra sur les moyens à prendre pour exposer publiquement le corps de son neveu aux pieds de son évêque, et le supplier de lui rendre la vie. Sachant d'un autre côté combien Maxime haïssait et fuyait la vanité, il préféra porter secrètement le cadavre dans la chambre du saint, le déposa sur son lit, espérant fermement que ce charitable médecin lui redonnerait la vie, tout comme il avait déjà rendu la santé à tant d'autres. Il sortit ensuite, le coeur partagé entre la douleur et la confiance, et s'en alla joindre le saint qui célébrait avec son clergé et son peuple l'office de la nuit. Le hiérarque, placé au fond du sanctuaire en face de la porte d'entrée, se tenait debout à

l'exemple de saint Martin de Tours. A peine eut-il aperçu Ausanne, qu'interrompant la psalmodie, il le réprimanda hautement sur ce qu'il venait de faire dans sa chambre, et acheva ensuite l'office avec sa dévotion ordinaire. Cette réprimande, loin d'effrayer ou de décourager le pieux diacre, ne fit qu'augmenter et sa douleur et sa confiance en la bonté du saint. Il se jeta donc à ses genoux, et les embrassant tendrement : «je ne les lâcherai point, s'écria-t-il, que vous n'ayez rendu la vie à mon neveu. Vous ne pouvez d'autant moins me refuser cette grâce, que personne au monde ne vous a fait connaître le lieu où j'ai déposé son corps. Dieu qui seul vous l'a appris, vous a fait assez comprendre que vous ne deviez point rejeter ma prière.»

Vaincu par l'importunité d'Ausanne, Maxime consent à se diriger vers sa chambre, seul avec son diacre : mais le peuple, malgré ses efforts, le suit en foule pour être témoin de ce qui va se passer. Arrivé près du cadavre, Maxime implore de toutes ses forces, le secours du ciel; puis rempli de confiance en Dieu, il prend l'enfant par la main et le rend à son oncle plein de vie et de santé. Tout le peuple fait éclater alors le cri solennel : gloire vous soit rendue, ô mon Dieu ! (C'est en effet à lui seul, vrai auteur des miracles, que la gloire doit en être rapportée, puisqu'il les accorde aux prières des saints) Après cette effusion de leur reconnaissance, chacun des assistants voulut voir marcher et entendre parler l'enfant rappelé à la vie. Notre saint eut bien de la peine pour s'arracher du milieu de la foule qui l'entourait. Il retourna à l'église avec l'aide de ses clercs, pour passer en actions de grâces l'intervalle qui devait s'écouler entre l'autre partie de l'office.

2° Une autre fois, pendant que Maxime célébrait solennellement la liturgie, la fille unique d'une veuve vint à mourir. Sa mère éplorée, après avoir donné un libre cours à sa juste douleur, la plaça elle-même dans la bière et l'accommoda suivant l'usage alors reçu. Elle sortit ensuite et vint toute tremblante se prosterner devant le saint hiérarque, lui exprimant le sujet de sa douleur plutôt par ses larmes que par ses paroles, le conjurant de venir prier auprès du corps de sa fille.

Maxime touché de compassion, à l'exemple de Jésus Christ envers la veuve de Naïm, ne put refuser à cette mère désolée le sujet de sa demande. Il partit sur-le-champ, et pria quelque temps auprès du cadavre, les mains levées vers le ciel. Puis il se prosterna contre terre pour faire ses supplications à Dieu avec plus de ferveur et d'humilité. Le Seigneur exauça son fidèle serviteur. La fille ressuscita, et comme si elle se fut éveillée d'un profond sommeil, elle ouvrit ses yeux encore appesantis. On l'appela et elle se leva sur son séant. Sa mère, ne pouvant modérer les transports de son âme, faisait retentir l'air de ses cris, et tout le peuple était dans l'étonnement et l'admiration.

Cependant, le saint, à qui sa vertu donnait un tel empire sur la mort, craignant pour lui le poison si subtil de la vaine gloire s'éloigna promptement. Le peuple s'apercevant de sa fuite, se jeta sur lui avec une telle ardeur pour s'opposer à son éloignement, que son manteau fut mis en pièces, et que chacun voulut en avoir un morceau pour le garder comme une relique précieuse. A peine lui en resta-t-il une portion sur les épaules, et grâce à la dévotion des fidèles, ce lambeau précieux se conservait encore vingt-six ans après la mort du saint évêque, comme le glorieux monument d'un si grand miracle.

3° Un chien furieux et enragé fit de grands dégâts dans la ville de Riez : il mordit diverses personnes, déchira les uns, estropia tout-à-fait les autres, et étrangla même un jeune homme dont la mort excita les regrets communs. Les témoins de cet événement tragique coururent vers le saint, le conjurant de se rendre auprès du cadavre. On eut bien de la peine à l'y résoudre, parce qu'il craignait toujours pour lui-même les morsures d'un ennemi plus cruel, c'est-à-dire de l'orgueil qui perd tant de personnes. Il se rendit enfin à tant de sollicitations et les suivit. Là, levant au ciel ses mains suppliantes et plus encore son coeur par une fervente prière qu'il fit les yeux baignés de larmes il commanda à la mort de se dessaisir de sa victime. A l'instant même le mort ressuscita à la vue de tout le peuple.

Le père et la mère du jeune homme, présents à ce miracle, se frappaient la poitrine à coup redoublés, se reconnaissant indignes d'une telle grâce. Ils se précipitent ensuite sur le corps de leur fils, le tiennent si étroitement embrassé qu'il ne peut se lever de terre. Après ces premiers transports, le jeune homme présente une main à son père, une autre à sa mère, et avec leur aide il se dresse sur ses pieds encore chancelants. Les assistants répétèrent plusieurs fois les acclamations ordinaires : *Deo gratias*, rendons grâces à Dieu, et celui, à qui déjà on préparait une fosse, prit le chemin de sa maison à la grande joie de ses parents et de tout le peuple ravi d'admiration.

Maxime de son côté retournait aussi en sa demeure pour s'humilier devant celui qui lui accordait un tel pouvoir. Le même chien, auteur de tant de maux, vint à passer devant lui. Frappé de voir cet animal furieux, il s'arrête, jette son bâton, lève les mains au ciel, fait une courte prière, et souffle contre le chien qui expire à l'instant. Non content d'avoir délivré son peuple de cet

ennemi dangereux, il guérit encore tous ceux qui en avaient reçu quelque morsure, en sorte qu'il ne parut plus en eux aucune cicatrice. Après un miracle aussi visible que surprenant, on ne doit donc plus être étonné que, dans les fléaux et les calamités, le peuple de Riez recoure avec tant de confiance à son saint patron.

4° Un boeuf irrité donna un jour un si grand coup de corne dans le ventre d'un homme, que toutes ses entrailles se répandirent au-dehors. On amena d'abord le blessé au saint hiérarque. Celui-ci ému d'une vive compassion, le reçut avec bonté, prit ses entrailles dans ses mains, les débarrassa avec une éponge de tout le sang qui s'y était coagulé, et les remit en leur place ordinaire. Puis il fit des fomentations chaudes pour les fortifier, banda la plaie, et recommanda avec beaucoup d'autorité que personne n'eût garde d'enlever les bandes ou ligatures, voulant les enlever lui-même quand il en serait temps. Il les enleva en effet le septième jour, et le malade fut si bien guérit qu'à peine restait-il quelque trace de sa blessure.

Ce fut par humilité que notre saint ne crut pas devoir en cette occasion demander à Dieu la guérison subite du blessé. L'humilité, gardienne et compagne inséparable de toutes les vertus, le portait toujours à cacher, autant qu'il était en lui, le don des miracles dont le Seigneur l'avait favorisé.

5° Un homme, qui, depuis quinze ans, avait entièrement perdu la vue, ne cessait de conjurer notre saint de la lui rendre. Maxime s'en excusait toujours, craignant de s'aveugler lui-même par l'ostentation et la vanité. L'aveugle ne se rebuta point par tant de délais; sachant que Maxime allait quelquefois pendant la nuit, visiter tout seul les églises et en sortait avant que personne pût s'en apercevoir, il conjura instamment le sous-diacre Rustique, que le saint avait ordinairement auprès de lui pour le servir, et qui apparemment était son syncelle ou compagnon de chambre, de le mener au vestibule de l'église d'où Maxime devait sortir après avoir terminé ses oraisons.

Rustique l'y conduisit volontiers pendant une nuit fort obscure. Le saint en sortant du temple, se heurta doucement contre l'aveugle qu'il n'apercevait pas. Celui-ci se colle alors à ses pieds, le serre étroitement, le supplie avec larmes de lui rendre la vue, et ne veut point lâcher prise qu'il n'ait obtenu sa demande. Maxime se voyant ainsi pressé, et admirant la foi de cet homme, ne diffère plus de prier pour lui, il conjure le Seigneur d'avoir pitié de cet infortuné : puis il fait le signe de la croix sur ces yeux si longtemps fermés à la clarté du jour, et ces yeux s'ouvrent à l'instant. Il embrasse ce pauvre homme, et devenu suppliant à son tour, il le conjure de ne point parler de ce qu'il vient de faire, afin qu'on ne lui impute point sa guérison. Mais cet homme avait trop de joie pour pouvoir garder le silence : et l'eût-il même voulu, qu'il n'aurait pu tenir caché le prodige de sa guérison, puisqu'il était exposé aux regards de tous ceux qui le connaissaient auparavant et qui le voyaient parfaitement guéri.

Nous terminerons ici le récit des prodiges opérés par notre saint pendant sa vie. Quelque consolant que fut pour nous cet exposé simple et rapide des merveilles, par les quelles Dieu manifestait la sainteté de son serviteur, nous craindrions de dépasser les bornes que nous nous sommes prescrites. Nous en avons d'ailleurs dit assez pour entretenir et ranimer la dévotion en cet illustre confesseur.

#### § 14. – MAXIME INSTRUIT ET FORMÉ À LA VERTU SAINT-APOLLINAIRE DE VALENCE

Notre saint hiérarque qui avait formé dans le cloître de Lérins un si grand nombre de serviteurs de Dieu jugés dignes de l'épiscopat, était encore destiné sur la fin de sa vie, à en former un pour l'Église de Valence, en Dauphiné.

Apollinaire, alors jeune seigneur, fils de Saint Isique qui, de sénateur de Vienne en devint évêque, et petit-fils par sa mère de l'empereur Avitus, connaissant la réputation de sainteté de Maxime, vint à Riez le visiter et s'entretenir avec lui des moyens d'assurer son salut. Le pieux évêque se prêta volontiers à sa demande, et lui inspira bientôt le désir d'une vie plus parfaite et d'un renoncement absolu aux choses de ce bas monde. Les liens d'une étroite amitié se formèrent ainsi entre le disciple et son maître. Apollinaire fit donc de fréquents voyages à Riez pour se fortifier de plus en plus dans ses résolutions généreuses. Pour converser avec lui avec plus de loisir et faire fructifier ses leçons par la solitude et le silence, Maxime avait placé son disciple dans un lieu isolé, à une heure de distance et au nord-est de la ville, où se trouvait un oratoire, et où il se rendait lui-même aussi souvent que ses fonctions pastorales le lui permettaient.

Apollinaire profita si bien de ses avis qu'il renonça enfin au monde, et embrassa l'état religieux à Lérins, comme nous l'apprennent les chroniques de cette illustre abbaye. Il fut obligé dans la suite de quitter le cloître pour monter sur le siège épiscopal de Valence (vers l'an 480), qu'il illustra par ses vertus et qu'il occupa 34 ans environ.

Le lieu, où nos deux saints se réunissaient pour converser des choses divines, prit dans la suite et conserve encore aujourd'hui le nom de Saint-Apollinaire, vulgairement Sant-Poulenar, entre Riez et Puimoisson et à peu de distance de la route départementale. Ce lieu, dit alors Lacunus, fut demandé et concédé à l'Église de Valence par Charlemagne. Cette donation fut confirmée par Frédéric Ier, empereur et roi de Bourgogne, par acte donné à Vienne, le 15 des calendes de septembre de l'an 1178, Henri étant évêque de Riez. La chapelle qu'on y voyait encore dans le dernier siècle avait été construite et entretenue par l'Église de Valence, comme un lieu sanctifié par la naissance d'Apollinaire à la vie religieuse. Dans des temps déjà reculés, on s'y rendait annuellement en procession de la paroisse de Puimoisson. C'est à ce titre encore que la fête de Saint-Apollinaire était notée dans les anciens calendriers de l'Église de Riez.

#### § 15. – MAXIME SE RENOUVELLE DANS LA FERVEUR ET DANS L'ESPRIT DE DIEU

Quoique notre saint évêque fut déjà si recommandable par ses miracles et par ses vertus, il ne crut pas néanmoins avoir encore fait assez pour être agréable au Seigneur. Ses forces, épuisées par tant d'austérités, lui rappelaient chaque jour que bientôt il serait réuni à son Créateur. Il conçut dès lors un tel mépris de lui-même et de si grands sentiments de pénitence qu'il semblait à peine entré dans cette voie, et que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors ne fut qu'un essai. La manière dont il se conduisit, nous apprend ce que nous devrions faire nous-mêmes à mesure que nous avançons en âge. Il se renouvela dans sa ferveur et dans l'esprit de mortification : le zèle qu'il eut toute sa vie, ne fut presque rien à l'égard de celui qu'il déploya dans sa vieillesse. Il augmenta ses bonnes oeuvres ordinaires; sa sollicitude pastorale devint plus vigilante, ses prières plus ferventes, ses aumônes plus abondantes, son recueillement plus profond, son ardeur pour le ciel plus vive. Pénétré plus que jamais de la crainte de Dieu, il repassait sans cesse dans son esprit ces paroles de Job : *Je craignais la colère du Seigneur comme des flots suspendus sur ma tête et prêts à m'engloutir* (ch. 31). Il tremblait en pensant qu'il allait bientôt paraître devant celui qui juge les justices mêmes : mais il s'encourageait en même temps par la considération de (a bonté de Dieu dont la miséricorde est infinie.

#### § 16. – SA MORT

Telles étaient les dispositions du bienheureux Maxime, lors que célébrant un jour la sainte liturgie dans son église cathédrale, il eut une révélation du jour de sa mort. Le saint sacrifice terminé, il demanda publiquement et avec beaucoup d'humilité, à son clergé et à son peuple, la permission d'aller visiter encore une fois sa famille à Châteauredon. Exemple touchant qui prouve tout à la fois et l'attachement à ses devoirs de hiérarque et sa tendre charité pour ceux qui lui étaient unis par les liens du sang ! Il partit peu de temps après pour les lieux qui l'avaient vu naître, et où il devait mourir, Dieu voulant ainsi que le pays déjà sanctifié par sa naissance et par les vertus de sa jeunesse, le fut encore par le spectacle de ses derniers moments.

La famille de notre saint se livra à la joie la plus vive en le voyant arriver; mais cette joie fut de courte durée : Maxime lui ayant annoncé qu'il ne lui restait plus que quelques jours à passer sur cette terre d'exil. Les évêques du voisinage avertis du sujet de sa venue, accoururent promptement pour l'assister et s'édifier du spectacle de sa mort. Après avoir reçu avec la foi la plus vive les sacrements de l'Église, et avoir recommandé qu'on l'ensevelit avec le cilice qu'il n'avait jamais plus quitté, Maxime consentit à être placé sur son lit; puis s'endormant paisiblement au chant des psaumes sacrés, il rendit sa belle âme à Dieu le 27 de novembre de l'an 460.

Une vive douleur avait déjà saisi sa famille, et les hiérarques eux-mêmes s'affligeaient en particulier et de la perte que l'Église faisait d'un si saint évêque, et de celle qu'ils faisaient eux-mêmes d'un confrère si vénéré. Tout à coup l'appartement fut rempli d'une odeur très agréable, comme si l'on y eût apporté les parfums les plus exquis, les fleurs les plus suaves. Ce fut pour tous les assistants un juste sujet d'admiration et d'actions de grâces à Dieu qui semblait vouloir les consoler par un événement si peu attendu, et leur faire comprendre qu'ils devaient plutôt se réjouir que s'affliger de la glorieuse naissance de Maxime dans le ciel.

Cette même année 460 est à jamais mémorable par la mort d'une foule de grands serviteurs de Dieu, tels que saint Siméon Stylite, saint Aïman ou Anian, évêque d'Orléans, saint Théodoret de Cyr, saint Mamance de Clermont, saint Pierre Chrysologue, saint Rustique de Narbonne, saint Deogratias de Carthage, saint Prosper, disciple de saint Augustin, saint Léon 1er, saint Maxime de Turin, et autres. Dieu les retira du milieu des combats pour les introduire dans le séjour de la gloire et de la paix, juste récompense de leurs longs et nobles travaux.

La nouvelle de la mort de Maxime fut bientôt portée à Riez et dans les pays circonvoisins. Les populations se portèrent en foule au-devant du convoi funèbre qui se dirigeait sur la ville

épiscopale. C'étaient des cris, des pleurs, des exclamations de joie et de tristesse : on publiait ses vertus, on rapportait ses miracles, on répétait ses paroles et ses instructions, on regrettait un père, on invoquait un saint.

#### § 17. – UNE FILLE RESSUSCITE PAR L'ATTOUCHEMENT DU CERCUEIL DE NOTRE SAINT

Le Seigneur, qui s'était plût à manifester au monde la haute sainteté de son serviteur par le don des miracles pendant sa vie, voulut encore la faire reconnaître de suite après sa mort.

Decimes, en latin Décimœ village détruit depuis bien des siècles, était situé en vue du chemin par où devait passer le convoi. Plusieurs habitants de ce village en étaient sortis pour donner la sépulture à une fille déjà âgée : ils n'avaient plus qu'à descendre le cadavre dans la fosse, quand ils aperçurent le cortège funèbre de notre saint, et entendirent le chant des psaumes répété par un clergé nombreux et par un peuple innombrable. Ces pauvres villageois, mus par une inspiration du ciel, abandonnent tout à coup leur dessein, et se dirigent en toute hâte avec le cadavre de cette fille vers le convoi du saint évêque. Là, ils demandent avec les instances les plus vives et avec une confiance des plus ardentes, qu'il leur soit permis de faire toucher le brancard du saint au cadavre de la fille. On accéda volontiers au désir de ces braves villageois, espérant que le don des miracles serait donné, même après sa mort, au bienheureux homme apostolique. Tous les assistants s'étant donc prosternés avec beaucoup de dévotion, prièrent longtemps et chantèrent par sept fois le *Kyrie eleison*.

Les cris redoublés des Hébreux au septième tour de l'arche devant Jericho, ne furent pas plus puissants pour faire tomber les murs de cette ville, que le furent auprès de Dieu pour retirer une fille de l'empire de la mort, les sept cris de toute cette assemblée. En effet la prière était à peine terminée que cette fille revint à la vie, sortit de son cercueil, et jetant loin d'elle ses habits funéraires en prit d'autres; et que se mêlant au convoi fit retentir les airs de ses exclamations et de ses louanges, tout le long du chemin jusqu'à Riez. Ce spectacle saisit tout à la fois les assistants d'étonnement et de frayeur, de crainte et de joie. Il fut pour tous un signe évident de la puissance du saint confesseur auprès de Dieu et de son introduction dans la béatitude éternelle.

#### § 19. – FUNÉRAILLES DU SAINT ÉVÊQUE

Le convoi étant arrivé à Riez au milieu des acclamations rendues encore plus vives et plus générales par la vue et du miracle récemment opéré, et de la personne sur qui il avait été opéré, le corps du saint hiérarque fut exposé, suivant la coutume, dans la cathédrale de Notre-Dame-du-Siège. L'affluence des fidèles fut nombreuse et continue : on venait contempler avec respect les restes précieux de ce pasteur bien aimé; on lui adressait des vœux et des supplications; on versait de douces larmes; déjà on lui rendait tous les honneurs accordés aux saints. De l'église cathédrale, le corps fut porté dans l'église des Apôtres ou de Saint-Pierre, qu'il avait fait bâtir dans la cité, mais seulement pour y rester en dépôt. On le transféra enfin dans la basilique de Saint-Alban, où un tombeau décent et convenable, qui fut ensuite entouré d'une balustrade de fer, lui avait été élevé. C'est de cette époque que cette basilique prit le vocable de Saint-Maxime son fondateur, nom qu'elle a toujours conservé.

#### § 20. – TÉMOIGNAGE DU SOUS-DUCHE CARIATHON CONFIRMÉ PAR SA MORT

Quelques jours après les funérailles, comme l'on continuait de s'entretenir des miracles et des vertus de notre saint, et que chacun se plaisait à rapporter ce qu'il en savait de particulier, le sous-diacre Cariathon, qui était lui-même un très saint homme, se trouvant en une nombreuse compagnie, rendit le témoignage suivant. «Qu'aucun de vous ne doute, dit-il, que le bienheureux Maxime dont on publie tant de merveilles, n'ait conversé avec les anges aussi bien qu'avec les hommes, lorsqu'il vivait encore sur la terre. Quoique la condition de sa nature humaine le retint parmi nous, la dignité de ses mérites lui procurait néanmoins déjà la compagnie des saints et des esprits bienheureux.

J'avais été commis au soin d'éveiller les clercs pour l'office de la nuit. Une fois et au commencement de la nuit de la veille de la fête de saint André, il advint que la sollicitude que j'éprouvais d'être éveillé au temps prescrit, me fatigua beaucoup et me plongea enfin dans un profond sommeil. M'éveillant enfin en sursaut, j'entendis une douce mélodie du chant des psaumes. Je me levai incontinent fort chagrin d'avoir passé le temps ordinaire du réveil et tout confus d'avoir manqué à mon devoir. Je me hâtai, sans » bruit néanmoins, d'aller jusqu'au vestibule du temple; et j'entendis, tout pécheur que je suis, les saints apôtres Pierre et André récitant alternativement avec Maxime les louanges divines, se prévenant tour à tour par des honneurs réciproques, et se renvoyant l'un à l'autre celui de terminer la prière. Enfin notre

bienheureux, forcé par les saints apôtres, termina l'oraison en disant : *que Dieu soit béni et glorifié éternellement et dans tous les siècles des siècles* : à quoi les saints apôtres répondirent : *Amen*.

Pour mieux m'assurer de la chose, je m'approchais de plus près : mais je ne pus voir personne autre que Maxime, m le corps prosterné et la face même sur le pavé du temple. En se relevant il m'aperçut, et me reprit durement de ma téméraire curiosité. Il me défendit ensuite de jamais dire à qui que ce fut, ce que j'avais vu et entendu, ajoutant que je mourrais le jour même où j'en aurais parlé. Il dépend maintenant de la volonté de Dieu que cela arrive, on non, mais quoiqu'il puisse m'arriver, je laisse volontiers à la postérité ce témoignage public de la vertu de notre saint hiérarque, afin qu'on ne doute point que les justes sur la terre peuvent jouir du commerce et de la conversation des saints.»

Un témoignage si formel, rendu par une personne digne de foi et devant des nombreux témoins, ne saurait être révoqué en doute. Mais ce qui imprime le cachet d'authenticité à ce témoignage, c'est que le bon sous-diacre mourut en effet le même jour, comme le Saint le lui avait prédit.

## § 21. – CULTE DE SAINT MAXIME

Le culte de notre saint date de sa mort; et depuis cette époque, la solennité de sa fête a été célébrée sans interruption le 27 novembre, jour de son décès. Dyname, qui écrit l'histoire de notre saint, cent ans environ après sa mort, et à la prière d'Urbicus, évêque de Riez, atteste : 1° que c'était déjà une ancienne coutume de faire en cette fête le récit des actions et des vertus de Maxime; 2° que l'on continuait à aller prier à son tombeau dans la basilique qu'il avait fait construire et qui portait son nom; et que toutes sortes de personnes y recevaient plusieurs grâces par son intercession : ce qui le rendit célèbre par toute la France.

Saint Grégoire, évêque de Tours, mort en l'an 549, rend le même témoignage, en disant : «Maxime, évêque de Riez, y manifesta souvent sa vertu et son pouvoir auprès de Dieu. A son tombeau, non seulement les aveugles recouvrent la vue, mais on obtient encore par son intercession la guérison des autres infirmités et maladies. Je rapporterai ici ce que j'ai appris dernièrement.

Un enfant de près de trois ans, encore à la mamelle fut saisi d'une fièvre si violente qu'il ne pouvait plus ni téter, ni prendre aucune nourriture. Cet état durait depuis trois jours, quand un des valets de la maison s'écria : plut à Dieu que l'on portât cet enfant sur le tombeau du bienheureux Maxime : nous avons confiance en ses vertus et en ses mérites; il le guérira et lui redonnera la santé. L'avis du valet fut suivi : on se hâta de porter l'enfant, mais il expira en chemin entre les bras de ceux qui le portaient. Ses parents ne laissèrent pas de s'acheminer toujours vers l'église, en versant un torrent de larmes et en poussant des cris lamentables. Ils déposèrent le cadavre sur le tombeau du bienheureux confesseur Maxime, et l'y laissèrent même lorsqu'on ferma les portes de l'église. Toute la nuit se passa pour eux en prières et en gémissements. Le lendemain, ils retournèrent à l'église aussitôt que les portes en furent ouvertes, et trouvèrent l'enfant debout, se soutenant contre la balustrade du tombeau et s'efforçant de marcher, car il n'était point encore assez fort pour pouvoir se soutenir de lui-même. Ils s'approchèrent remplis de joie et d'admiration : sa mère le prit entre ses bras et l'emmena plein de santé et de vie dans sa maison.

«J'ai vu, ajoute cet historien, surnommé à juste titre le Père de l'histoire de la Gaule, j'ai vu cet enfant qui est présentement un jeune homme, et c'est lui qui m'a raconté ce prodige.» (De gloriis Confes. cap. 83)

## § 22. – TRANSLATION DES RELIQUES DE NOTRE SAINT

Ce que Grégoire de Tours nous rapporte des prodiges opérés de son temps sur le tombeau du bienheureux Maxime, nous pouvons le répéter pour les siècles suivants; car toujours le Seigneur s'est plu à manifester la gloire et le crédit de son serviteur. Mais ce fut surtout en l'année 1230 que ces anciens prodiges se renouvelèrent à l'occasion de la translation des reliques de notre saint.

L'évêque de Riez, Rosiaing de Sabran, voulant ranimer dans le coeur de ses diocésains la tendre dévotion dont il était lui-même animé, convoqua le clergé et les fidèles pour le 21 du mois de mai. Là, en présence d'une foule immense et recueillie, il visita et fit la reconnaissance des restes de son saint prédécesseur. Il enferma le haut du crâne et l'os d'un bras dans deux belles chasses d'argent surdorées qu'il avait fait faire à ses frais. Ces précieuses reliques furent ensuite portées en triomphe, et avec toute la solennité possible, par toutes les rues de la ville et les confins de son territoire. Nous ne rapporterons point ici en détail les divers prodiges qui s'opérèrent pendant cette translation sur un grand nombre de personnes. Le souvenir en est constaté : 1° par une fête particulière qui a été célébrée sans interruption depuis cette époque

jusqu'à nos jours, sous la date du 21 mai et sous le vocable de Triomphe de Saint Maxime; 2° par le plus ancien calendrier de notre Église, qui, sous la date déjà citée, porte en gros caractères et à l'encre rouge : Triumphus S. Maximi à R. D. D. Itostaing de Sabran Itcgnsi episcopo proediclo anno 1230, summo apparatu, IN QUO MULTA FACTA FUERE MIRACULA; 3° Par la procession annuelle et la liturgie chantée dans la chapelle du saint, la 3° fête de la Pentecôte.

### § 23 – RELIQUES DU SAINT-LIEUX OU IL EST HONORÉ D'UN CULTE PARTICULIER

Une portion considérable du crâne en fut séparée en 1354 avec quelques fragments des habits du saint, à la sollicitation de Jeanne I ère, reine des Deux-Sicules, comtesse de Provence et du Piémont, qui voulut par là récompenser un seigneur de sa cour. Celui-ci les fit porter en son château de Saint-Martin d'Aglie, près d'Yvraie en Piémont, où elles sont conservées dans un chef d'argent pur, surdoré, enrichi de pierreries sur un buste aussi d'argent. Cette cession ne fut pas volontaire, tant s'en faut, car la comtesse recourut au Pape, et il fallut obéir le 9 février 1354 Ces détails, tirés de l'historien Bouche, furent confirmés à Jean Salomé, historien de notre Église, par lettres écrites de Saint Martin d'Aglie en date du 29 février 1723.

Les autres reliques du Saint avaient déjà été dispersées depuis quelques siècles en différents endroits; mais la majeure partie se conservait en l'abbaye de la Grâce, diocèse de Carcassonne. Elles furent visitées et vérifiées le 5 novembre 1701, et le lendemain transférées du vieux coffre où elles étaient déposées. L'écriture qu'on y trouva datait de plus de 500 ans.

On trouvait pareillement des portions de ces reliques en d'autres lieux, tels que Lérins, où l'on conservait deux de ses dents; à Nantua, dans la Bresse; à Beaufort, diocèse de Moutiers, en Savoie, où l'on a tant de dévotion pour lui que le lieu s'appelle indifféremment Beaufort de Saint-Maxime, et Saint-Maxime de Beaufort; à la Ferrière et à Saint-Maximin, diocèse de Grenoble, vers Pancharra et le fort de Barraux; à Eyragues, près Saint-Remi, diocèse d'Aix; à Vernon-sur-Seine, diocèse d'Evreux; à Vienne, en Dauphiné; à Saint-Maime, diocèse de Digne, etc., etc.

Il est dit dans une généalogie de la maison de Sassenages, qu'il y avait des reliques de Saint Maxime de Riez dans l'abbaye de Saint-André-le-Bas, à Vienne en Dauphiné; et qu'au commencement du XIe siècle, Artaud XIV, comte du Forest et de Lyon, et sa femme Pétronille ayant obtenu un enfant mâle par l'intercession de notre saint, firent une donation considérable à ce monastère.

### § 25. – EXCLAMATION DE SAINT FAUSTE DANS SON HOMÉLIE DE SAINT MAXIME

Comme la véritable dévotion qu'on doit avoir pour Maxime et pour les autres saints, consiste en l'imitation de leurs vertus, nous ne saurions mieux terminer la vie de ce grand serviteur de Dieu que par les paroles suivantes qui sont les dernières du sermon prononcé par son successeur, le jour anniversaire de la mort de notre glorieux confesseur.

«Heureuse et mille fois heureuse, s'écrie Fauste, la terre qui a donné la vie à un si grand homme, et qui a rendu au souverain auteur un ange, au lieu d'un homme qu'il lui avait prêté; et pour un fils qu'elle avait nourri, un protecteur, un patron, un avocat auprès de sa divine majesté. Souvenons-nous que nous sommes les enfants et les disciples d'un maître si excellent et si illustre. Que chacun de nous enlève ce qu'il pourra des biens de notre père mort ab-intestat. Pillons entièrement son héritage. Que celui-ci prenne la cuirasse de sa foi, laquelle était pour lui non seulement une bonne armure, mais encore une robe toute éclatante d'or et de soie, et très précieuse par la variété des belles actions dont elle était tissée. Qu'un autre ravisse le collier de sa sagesse, de sa charité, et le talent de sa douceur et de son inclination à faire du bien à tout le monde. Qu'un autre enfin s'empare de la perle de sa componction et du trésor de sa chasteté. Quoique en effet ce très riche et très opulent ami de Jésus Christ ait emporté avec lui tout ce qu'il avait, il nous a néanmoins tout laissé, si nous le voulons. En poursuivant donc la succession de ses biens et de son héritage, conduisons-nous de telle manière qu'il soit vrai de dire que Maxime qui doit ressusciter à la fin des siècles pour jouir alors en corps et en âme de la gloire éternelle, est déjà ressuscité par avance en la personne de ses enfants, et comme rendu de nouveau à son Église : ce qui sera vrai si chacun de nous s'attache par une sérieuse application à acquérir ses mérites, à imiter ses exemples et à pratiquer les mêmes vertus que lui.»

Il nous reste encore du saint évêque quelques-uns de ses sermons. Trois ou quatre de ceux qui ont été publiés sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, lui appartiennent. Le premier qui se trouve parmi ceux de Fauste de Riez, passe également pour être de lui.